



LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

Le vent de libération qui souffle aujourd'hui sur les pays du Proche et Moyen-Orient se lisait en filigrane à travers les courts métrages présentés à Clermont-Ferrand. Regards tournés vers la liberté.

32

Qu'ils soient originaires d'Israël ou de Palestine, d'Iran ou d'Égypte, de Turquie, de Tunisie ou d'Algérie, ces films découverts en compétition internationale étaient tous en prise directe avec une actualité brûlante, articulaient chacun à leur manière des problématiques tant sociales que cinématographiques, réfléchissant le statut de la femme, la place de la guerre et de la religion. Bref autant de questions de vie, de démocratie et de liberté qui ne cessent de faire débat là-bas et de nourrir notre regard sur une partie du monde située à quelques encablures de Paris.

femmes, femmes, femmes

Notre voyage commence par un parfum de déjà-vu : à travers *Khouya (Mon frère)* le réalisateur franco-algérien Yanis Koussim met en scène un jeune homme protégé par sa mère battant, avec une violence inouïe, ses sœurs. Mère soumise, domination du mâle, vie vécue dans la crainte pour les femmes, il ne faut pas demander plus à ce petit film que ce qu'il propose : livrer le cliché d'une réalité cruelle déjà entraperçue dans le documentaire polémique¹ *La cité du mâle* de Cathy Sanchez. S'il brosse le spectateur (convaincu) dans le sens du poil, ce film a pour lui d'épouser la forme d'un film d'horreur et de faire du patriarcat un monstre de cinéma.

De son côté le Turc Denis Durul Metin, à travers *Mi Hatice*, a eu la très bonne idée de filmer la relation homme-femme non pas sur le mode du conflit mais selon des termes éminemment

cinématographiques en jouant sur les frontières du cadre, du silence et des mots. La vision subjective de Hatice, l'héroïne du film, traduit l'isolement d'une épouse et donne à entendre une voix intérieure s'éveillant au monde. Poétique.

À travers *Tfarim (Couture)*, l'Israélienne Dana Keidar opte pour l'allégorie. Nadine, une jeune Arabe, travaille comme cueilleuse de fruits. Alors que son mariage arrangé approche, cette dernière jette son dévolu sur Shachar, son chef d'équipe juif. Au-delà de la fiction qui trouve dans l'incarnation de cette liaison dangereuse, une résolution contre nature et passagère du conflit israélo-palestinien, ce récit rappelle combien le destin d'une femme ne tient encore aujourd'hui parfois qu'à un fil, celui du mariage ordonné et donc du médecin qui saura recoudre l'hymen.

Donner à réfléchir sur la place des femmes dans la société nous engage naturellement à nous interroger sur celle des hommes. Leur portrait se dessine bien souvent par leur absence ; ils constituent un hors-champ négatif chargé d'un fort pouvoir de nuisance. Ainsi le romanescque *Before I Say Good-bye* de l'Iranien Mahmoud Ghaffari suit le parcours de Ro'ya (magistralement interprétée par l'actrice Elham Korda). Au petit matin, cette épouse décide de quitter le domicile conjugal car son mari a signé un contrat de mariage temporaire avec une autre femme. Ro'ya se met alors en quête d'un travail et d'un logement. Lorsqu'elle téléphone dans une cabine, un homme la presse. Lorsqu'elle gravit les escaliers qui la mènent dans les bureaux de son premier rendez-vous d'embauche, elle colle aux murs pour mieux s'effacer et laisser passer les hommes. Ro'ya porte le tchador et c'est pour cette

raison qu'on lui refuse son premier emploi. Oui, en Iran une femme qui porte le tchador peut se voir refuser un emploi !

Le parcours de ce personnage intègre, fidèle à ses principes et éduquée en dit long sur l'absurdité du monde. Au-delà du pouvoir masculin, le prisme féminin révèle une société dénaturée par la bêtise des hommes, les boniments religieux, le désir fantasme des oligarques et la mystique d'un législateur juste. "Il faut imaginer Sisyphe heureux", écrivait Camus. Le faut-il vraiment, s'interroge-t-on aujourd'hui ?

Iran toujours, avec *The Wind Is Blowing on My Street* de Saba Riazi, un court métrage très justement récompensé par la mention du jury. À travers ce film, la menace des sbires d'Ahmadinejad, le constat d'un pays au bord du précipice n'empêchent pas la rencontre entre une jeune femme et son voisin, un temps dérobé, suspendu et libre, rempli de promesses. Rendez-vous demain dans un monde meilleur.

la guerre des mondes

Le conflit israélo-palestinien apparaissait cette année sous un angle original. Hazim Bitar à travers son film *Ela Batn El-Hoot (Dans le ventre de la baleine)* ne montre rien de la guerre. Parti d'Égypte, Aziz, un jeune Palestinien, traverse un tunnel sous terre et attend qu'un de ses compatriotes venu de Gaza vienne à sa rencontre. Le temps passe. En contact avec l'extérieur, Aziz comprend que le tunnel a été bombardé et qu'il va bientôt mourir asphyxié. Un tel scénario peut évoquer *Buried* de Rodrigo Cortés ou *127 heures* de Danny Boyle tant il s'agit de mettre en scène

¹ Sur la violence faite aux femmes dans les cités en France, programmé non sans mal par Arte, fin 2010.

l'attente d'un homme immobilisé: temps mort émaillé par des flash-back émotionnels. Rien de neuf ici si ce n'est que le tunnel surnommé Baleine est une très belle image d'un conflit sans visage, d'une population enterrée vivante (celle de Gaza), du destin des hommes.

De son côté, Ihab Jadallah avec son *Baya'a el ward (Le vendeur de fleurs)* décrit le quotidien d'un vendeur de fleurs palestinien travaillant à la solde des Israéliens et livre un thriller des rues dont la moralité finale rappelle que, des fleurs comme des bons sentiments, il faut savoir se méfier. L'état de guerre est une période de carnaval, chacun porte des masques. Il faudra peut-être attendre la fin du conflit pour savoir (ou décider) qui fut un héros, un martyr ou un traître.

la liberté ou la mort !

La première projection en salles de *Mawlana (Sa Sainteté)* de l'Égyptien Ezz El-Deen Ragab fut gâchée par la qualité médiocre de la vidéo sur grand écran de ce court métrage pourtant filmé en HD et produit par Nile Thematic TV Channel, une télévision anglaise. Autant dire qu'une ré-vision s'imposait. Car ce film baroque, bariolé et foutraque usant de zooms, de ralentis, de plongées abyssales, constituait un objet hybride, cinématographiquement passionnant et envoûtant par son sens de la provocation, sa poésie de la dérision.

L'impureté formelle est ici en parfaite cohérence avec son sujet. Sorte de journal intime, *Mawlana* retrace la vie d'un homme (de l'enfant indiscipliné à l'adulte marginal) dans un village où tout le monde adore Mawlana ("Sa Sainteté") et l'honore dans un lieu de prière. Notre homme délaissé est las d'attendre une preuve de l'existence de Dieu. Enfant, son père le battait; adulte, il est devenu pauvre. Mais le jour vient où, illuminé, il commence une carrière de pilleur du tronc commun. Jusqu'au moment où il sera surpris en flagrant délit: la lapidation de la foule punira son blasphème. "Je n'ai pris que ce vous avez bien voulu donner" finira-t-il par dire. Un discours amoral? Pas vraiment. Aujourd'hui, nombreux sont ceux dans les pays du Proche et Moyen-Orient qui prennent ce qu'ils ont donné: leur vie, leur liberté et on ne leur jettera pas la pierre.

Donald James

Photos de haut en bas, de gauche à droite :

Khouya de Yanis Koussim, Algérie/France, 2010, 35 mm, couleur, 16 mn.

Mi Hatice de Denis Durul Metin, Turquie, 2010, 35 mm, couleur, 20 mn.

Tfarim de Dana Keidar, Israël, 2010, Bétanum, couleur, 24 mn.

Before I Say Good-bye de Mahmoud Ghaffari, Iran, 2010, Beta SP, couleur, 30 mn.

The Wind Is Blowing on My Street de Saba Riazzi, Iran/États-Unis, 2010, Beta SP, couleur, 15 mn.

Ela Batn El-Hoot de Hazim Bitar, Jordanie/Palestine, 2010, Beta SP, couleur, 23 mn.

Baya'a el ward d'Ihab Jadallah, Palestine/France/Royaume-Uni/Angleterre, 2011, Bétanum, couleur, 19 mn.

Mawlana d'Ezz El-Deen Ragab, Égypte, 2010, Bétanum, couleur, 21 mn.



En haut *The Raftman's Razor*, en dessous *Duck Children*.

ANATOMIE DU LABO

L'inclassable compétition Labo a fêté cette année ses dix ans. Souvenez-vous, l'an 2000, l'explosion du numérique et des nouvelles pratiques de tournage bouleverse le monde du cinéma et de la critique. Le Festival de Clermont ouvre alors ses portes à des œuvres de cinéastes parfois totalement inconnus qui fabriquent leur film dans leur chambre.

La compétition Labo que certains étiquettent à la va-vite d'expérimentale, que d'autres jugent être la fenêtre la plus innovante, la plus intéressante du festival accueille chaque année des œuvres décalées et éclectiques, le plus souvent hors des sentiers de la fiction et du cinéma narratif. Loin de se limiter au cinéma expérimental (une notion vieillotte qui évoque des kilomètres d'ennui de pellicule grattée), le Labo rend compte de l'hybridation des champs et de la diversité des pratiques de la création cinématographique.

La qualité de la compétition Labo, comme celles de ses consœurs, n'est pas toujours au rendez-vous et oscille entre des films dispensables et des perles rares dont la découverte justifie à elle seule la fatigue oculaire. À l'occasion de cet anniversaire, l'éditeur Potemkine propose un best of pour aller à l'essentiel, des films souvent chroniqués dans ces mêmes colonnes: documentaires pla-

nants ou brillants (*Lila et Wir sind dir treu*), teen movie onirique et absurde (*The Raftman's Razor*, voir *Bref* n° 67), poème visuel (*Délices*), pixilation époustouflante et récit loufoque (*I am (not) Van Gogh*) sans oublier les petites gâteries "provoc" de mauvais goût pour pimenter le tout (*Duck Children*).

Dix ans, dix films et autant d'aventures filmiques: un DVD indispensable.

DJ

10 ans de Labo, éd. Potemkine, DVD, 2011, 15 euros.

